

POLAR

KRIS NELSCOTT



À couper au couteau

traduit de l'anglais (États-Unis)
par Luc Baranger

« Revivez l'été 1968 à Chicago ! »

 **l'aube**
NOIRE

À COUPER AU COUTEAU

La collection *l'Aube noire poche*
est dirigée par Manon Viard

Titre original : *Smoke-Filled Rooms*

© by Kristine K. Rusch, 2001

© by Kristine K. Rusch, 2017

© Éditions de l'Aube, 2006
pour la traduction française,
et 2018 pour la présente édition
www.editionsdelaube.com

ISBN 978-2-8159-2916-5

Kris Nelscott

À couper au couteau

roman traduit de l'anglais (États-Unis)
par Luc Baranger

éditions de l'aube

DE LA MÊME AUTEURE

Dans la même série, chez le même éditeur

LA ROUTE DE TOUS LES DANGERS, 2018

BLANC SUR NOIR, à paraître en 2018

Remerciements

Un certain nombre de personnes m'ont aidée à l'écriture de ce livre en me fournissant des informations cruciales. Je remercie Don McQuinn, Bill Fawcett, Steve Braunginn, Richard Gilliam et Dean Wesley Smith.

Je suis également redevable à Kelley et à Paul Higginbotham, dont les suggestions ont grandement contribué à améliorer le manuscrit.

Merci à tous. Sans vous, je n'aurais jamais fait ce livre.

« C'est à Chicago qu'on a inventé les pièces
pleines de fumée à couper au couteau,
cette image, ce cliché à huis clos
de politiciens en train de mâchouiller leur cigare,
courbés sur des projets un peu louches. »
Jack SCHNEDLER.

« La répression transforme les manifs en guerres.
Elle force chacun à choisir son camp. »
Jerry RUBIN.

« Les gens du Mississippi, ils devraient venir faire un tour
du côté de Chicago pour apprendre ce qu'est la haine. »
Martin Luther KING

A ssis sur les marches métalliques, j'ai passé la matinée dans le métro aérien de Chicago, celui qu'on appelle le Loop, ou parfois simplement le L. Personne ne m'a demandé d'en bouger. Des dizaines, peut-être des centaines d'entre nous sont restés agglutinés sur ces mêmes marches. Pendant une heure, les rames ont continué à fonctionner, malgré la fermeture des stations situées au-dessus de ma tête et les patrouilles incessantes des flics à la recherche de tireurs isolés.

L'année des assassinats continuait son bonhomme de chemin. Personne ne savait où j'étais parti. À cette époque, je parlais peu. Sans doute parce que je sentais que je n'avais rien d'intéressant à dire.

Nous étions le 4 septembre 1968. Cela faisait une semaine que la ville de Chicago avait sombré dans le chaos, une semaine que j'avais fait un choix que je n'aurais jamais pu envisager un an plus tôt.

Cela faisait une semaine que tout avait changé. À nouveau.

Dans la rue, sinistre et silencieuse, des centaines de milliers de personnes s'étaient rassemblées à l'ombre des gratte-ciel d'acier et de béton, sans dire un mot. La police et la Garde nationale, mousquetons chargés, contenaient la foule sur les trottoirs. Les paniers à salade stationnaient dans les rues adjacentes, au cas où des émeutes semblables à celles de la semaine passée recommenceraient.

Que faisais-je en cet endroit ? Aucune idée. Je m'étais senti attiré, comme si ces gens, ce lieu, cet instant, pouvaient me faire envisager un quelconque avenir.

Il y avait très peu de Noirs dans la foule. Nous tranchions tellement parmi les autres que les flics nous accordaient une attention toute particulière. Je m'étais assis pour ne pas qu'on remarque ma taille et ma largeur d'épaules, qui peuvent impressionner. Je gardais mes mains bien en vue. Tout le temps. Je ne voulais pas être à l'origine de quoi que ce soit, même par inadvertance.

Chicago en avait assez bavé comme ça, sur le plan de la violence, depuis le début de cet été caniculaire.

Et moi, de la violence, j'en avais assez vu et provoqué pour le restant de mes jours.

Au milieu de ces milliers de personnes, je me sentais plus isolé que jamais.

Tout commença avec les rêves. Le tout premier, je le fis au cours de la nuit du 21 août.

Je rêvai que j'étais à nouveau en Corée, vers la fin de la guerre. La tranchée nous arrivait à la taille. Elle n'était pas très large, sûrement pas assez eu égard au règlement. Elle était creusée au flanc d'une colline peu élevée, à environ huit cents mètres de sa plus proche voisine chinoise. Cette distance était couverte de dépressions plus hautes et de rizières gelées par le froid.

Les collines ennemies ne disposaient d'aucune végétation. L'aviation du 1^{er} Régiment de troupes aéroportées avait tout ratiboisé, de sorte que, la nuit, à la lueur de la lune, le paysage prenait des allures inquiétantes et irréelles.

Tout comme le froid d'ailleurs, mordant, âpre, rendu encore plus féroce puisque plus rien ne le freinait. Nous patrouillions et écoutions les bruits de nos ennemis

invisibles qui creusaient la terre durcie par le gel. Chaque coup de pelle faisait monter la tension d'un cran.

La tension, le froid, la sensation que quelque chose d'horrible allait se produire étaient si forts que je pouvais à peine respirer.

C'est à ce moment que je me réveillai chez Franklin Grimshaw, sur le petit lit, avec des crampes, couvert de sueur par cette chaude nuit d'août, le tissu râpé du drap collant à mon dos, mais avec cette sensation de froid que rien ne pourrait réchauffer.

Dans l'appartement, vaste, la chaleur accumulée semblait presque vivante. Les fenêtres étaient ouvertes, mais ça ne servait à rien. Elles permettaient juste aux bruits de la rue de pénétrer. Bruits familiers de l'été : des gens qui crient, une radio qui gueule au bout du pâté de maisons, le ronronnement d'un moteur, chacun de ces bruits amplifié par l'humidité aussi épaisse que l'air.

Question chaleur, j'étais habitué à celle du Sud, mais je dois avouer que le climat de Chicago était pire que tout ce que j'avais pu connaître. Peut-être était-ce dû à ma façon de vivre. Depuis plus de trois mois, je dormais dans ce lit déglingué, où j'étais réveillé chaque fois que quelqu'un traversait la pièce. Je ne disposais d'aucune intimité, à moins d'aller sur l'échelle de secours, et encore, j'aurais dû la partager avec le reste de la ville.

Chicago, ce n'était pas chez moi. Je n'y étais jamais venu avant le 1^{er} mai, quand Jimmy et moi avions finalement

décidé de nous poser quelque part. Le gamin avait dix ans et avait besoin de stabilité, d'autre chose qu'une vie d'errance. Mais toute sédentarisation lui faisait peur, et je n'étais pas certain qu'il existât un endroit où il puisse être en sécurité.

Je me levai et allai à l'unique salle de bains de l'appartement. Je laissai la porte ouverte pendant que je m'aspergeais le visage d'eau froide. La flotte sentait la rouille, elle en avait également le goût, mais je bus quand même, refusant d'aller fouiller dans le frigo des Grimshaw.

Je vivais à leurs crochets depuis déjà trop longtemps. J'avais fait la connaissance de Franklin à Memphis. Nous étions copains depuis longtemps quand il avait décidé de partir dans le Nord avec Althea, dans l'espoir d'y trouver une vie meilleure. En 1958, Chicago avait une autre allure que Memphis. À présent, je n'étais plus aussi sûr qu'elle fût mieux qu'aucune autre ville.

Même si je payais un petit loyer pour sauver les apparences, l'argent n'était pas le vrai problème. Le problème, c'était l'espace. L'appartement disposait de trois minuscules chambres. Franklin et Althea en occupaient une, leurs trois filles la seconde, leurs deux fils et Jimmy dormaient dans la dernière.

Je m'appuyai au lavabo, sentis la chaude condensation sur la faïence craquelée et me demandai pourquoi j'avais bien pu rêver de la Corée.

Et pourquoi je m'étais réveillé avec cette sensation de froid.

Ce matin, Jimmy et moi avions un rendez-vous pour aller visiter un nouvel appartement. Le gamin, j'essayais de l'inclure dans chacune de mes prises de décision. Personne n'avait jamais fait ça avant, et ses réactions oscillaient entre la gratitude et l'exaspération; tout dépendait de ce qu'il était en train de faire à l'instant où je l'interrompais. Lui aussi venait d'avoir une nuit difficile. Et il était content de pouvoir chercher un autre endroit pour vivre.

Je l'inspectai de pied en cap avant de sortir. Depuis notre arrivée à Chicago, il s'était remplumé grâce à la généreuse cuisine d'Althea, mais ça ne l'empêchait pas d'avoir de grands cernes sous les yeux.

Il dormait mal depuis la mort de Martin Luther King. Témoin du meurtre, Jimmy avait vu l'assassin, qui n'avait rien à voir avec le type arrêté en juin¹.

Cette fameuse nuit, j'avais emmené Jimmy hors de Memphis, la seule façon de lui sauver la vie.

Aucun lien de sang ne nous unissait, mais il faisait pourtant partie de ma famille. À notre arrivée à Chicago, nous avions décidé de raconter aux gens que nous étions père et fils. Je remis de l'ordre dans sa chemisette et m'assurai de la propreté de son pantalon. Quant à ses chaussures, je les inspectai plutôt deux fois qu'une.

1. James Earl Ray, capturé à l'aéroport d'Heathrow, près de Londres, grâce à la collaboration des polices canadienne et britannique.

Je savais que, si nous donnions une bonne image de nous-mêmes, nous aurions une chance d'obtenir l'appartement.

Jimmy regimba contre mes recommandations.

« Je me suis mis sur mon trente et un, Smokey, et il fait une chaleur d'enfer. Allons-y avant que je me liquéfie. »

Je lui souris. Il voulait au moins autant que moi quitter cet appartement. Chacun à notre manière, nous étions des solitaires, et de partager un espace aussi exigu, peuplé de tant de personnes, commençait à nous rendre dingues.

« Très bien, dis-je en passant la main dans son dos, content de ne plus sentir ses os sous la peau. Allons-y. »

Jimmy ouvrit la porte et nous sortîmes dans le couloir à l'impressionnante hauteur de plafond. Il était propre, malgré le nombre élevé de locataires. Les Grimshaw habitaient un quartier tranquille, mais je dus tout de même refermer trois verrous avant de glisser les clés dans ma poche.

Marvella Walker montait l'escalier. Elle portait un débardeur d'haltérophile et un short qui la moulait de partout. Malgré la chaleur, elle avait l'air en forme.

« Salut, Bill », dit-elle en m'appelant par le nom que tout le monde me donnait dans l'immeuble.

Franklin m'avait présenté comme étant son cousin de Memphis. Il ne prononçait jamais mon vrai nom et, sur mon insistance, m'appelait Bill en public. Mon vrai nom, c'est Billy Dalton, bien qu'on m'appelle Smokey depuis que je suis tout petit. Je m'étais dit que Smokey, c'était un

nom trop voyant et trop facile à repérer. Quant à Billy, ça ne collait plus du tout avec le personnage que j'étais devenu. Alors j'avais opté pour Bill.

Jimmy s'arrêta au sommet des marches. Il n'avait jamais aimé les étrangers, et ça ne s'était pas arrangé depuis l'assassinat. S'il se sentait assez proche de tous les hommes qui vivaient dans l'immeuble, il rencontrait toujours des difficultés avec les femmes, un comportement que je mettais sur le compte d'une mère abusive, violente et souvent absente.

Je me rapprochai de lui et dis :

« Salut, Marvella, comment allez-vous ? »

Elle lâcha un petit soupir et attrapa la grosse rambarde de bois, comme si elle en avait soudain besoin.

« Je vous jure, si cette chaleur ne s'arrête pas, je vais fondre. »

Je poussai gentiment Jimmy vers le mur. Je me gardai bien de lui faire descendre l'escalier tant que Marvella se trouvait sur les marches.

« Je vous comprends, dis-je. Il y a des jours où je me demande s'il ne fait pas plus chaud à l'intérieur des maisons qu'à l'extérieur. »

Elle me sourit, ce qui fit briller ses yeux noirs et mit ses pommettes en valeur, tout en accentuant la forme de son menton étroit. Je me dis que, si elle se coupait les cheveux court plutôt que de les défriser et de les porter sur les épaules, elle ressemblerait à ces bustes de princesses

africaines qu'on vendait dans les magasins d'importation du parc Washington.

« Il va falloir vous y faire, dit-elle.

— Ici, il fait plus chaud qu'ailleurs. »

Jimmy me regarda, incapable de dissimuler son air implorant. Il voulait qu'on file au plus vite. Soudain le sourire de Marvella s'évanouit. Elle jeta un coup d'œil à gauche et à droite comme pour s'assurer qu'on ne pouvait nous entendre.

« Bill, dit-elle à voix basse, vous ne seriez pas un de ces agitateurs extérieurs, des fois ? »

Jimmy s'immobilisa. Il avait tout du lapin pris dans le faisceau des phares d'une voiture.

« Moi ? Un agitateur extérieur ? »

Je connaissais l'expression, qui avait plusieurs significations suivant les régions. Au Mississippi, au plus fort des luttes pour les droits civiques, les flics utilisaient l'expression pour incarcérer les militants blancs tout en les accusant d'être communistes. Marvella haussa mollement les épaules.

« Vous connaissez mon cousin ? Le flic ? »

Franklin m'avait en effet dit qu'elle avait de la famille dans la police. À la différence de Memphis, où on commençait tout juste à voir des Noirs dans les forces de l'ordre, à Chicago on trouvait des flics noirs depuis plus d'une centaine d'années.

Jimmy tremblait. Je mis la main sur son épaule, autant pour qu'il reste en place que pour le reconforter.

« Je ne l'ai jamais vu.

— Eh ben, dit-elle comme si le fait de le connaître ou non n'avait aucune importance, il dit que des fouteurs de merde en puissance sont filés par les flics et le FBI. »

Je retins ma respiration.

« Dites-moi, Bill, vous ne seriez un de ces types-là, des fois ? »

Je me forçai à sourire.

« Je ne suis rien qu'un pauvre travailleur ! Pourquoi ? »

Le ton de sa voix baissa encore d'un cran.

« Parce qu'hier il m'a semblé voir un type vous espionner. Il faisait de son mieux pour rester hors de votre champ de vision, ce qui m'a semblé bizarre. »

J'essayai de garder mon calme, même si je sentis mon cerveau s'affoler. Depuis le mois d'avril, je m'attendais à ce genre de situation.

« Pour moi, ça veut dire quelque chose, dis-je. S'ils veulent filer des fouteurs de merde, ils ont tout intérêt à se cacher.

— Mais pas à ce point-là, répondit-elle. Mon cousin, il dit qu'ils font tout pour être repérés de façon que ces gars se sentent espionnés et qu'ils ne tentent rien quand les démocrates vont débarquer. »

La Convention démocrate ne devait pas débiter avant quatre jours, mais déjà, c'était devenu mon cauchemar.

« Vous êtes sûre que c'est moi qu'ils filent ? demandai-je. Ce n'est pas madame Witcover, à l'étage

du dessus, qui a un petit-fils qui est dans les Blackstone Rangers¹ ? »

Jimmy tremblait tellement que j'étais persuadé que Marvella l'avait remarqué. Je renforçai mon emprise sur son épaule.

« C'est peut-être à cause de ça, dit Marvella. Ça m'a semblé tellement bizarre que je me suis dit qu'il fallait que je vous en parle.

— Je vous remercie, dis-je. Le type ? Vous ne l'avez vu qu'une seule fois ? »

Elle a fait non de la tête.

« Je l'ai vu traîner plusieurs fois dans le coin. C'est un Noir. Alors que mon cousin m'a dit que la plupart de ces gars-là étaient blancs.

— C'est pour pas qu'ils se confondent. »

Elle hocha la tête.

« N'empêche qu'il reluquait l'appartement de Franklin.

— Et vous, vous avez pensé à moi, pas à Franklin ? »

Elle éclata de rire. J'avais toujours aimé ce genre de rire franc chez une femme, cela les rend encore plus humaines.

1. Mouvement créé dans les années soixante dans le quartier de Blackstone Avenue. Son chef, Jeff Fort, a toujours clamé qu'il s'agissait d'une « organisation », et non pas d'un gang de rue. Certains membres, convertis à l'islam, furent condamnés pour complicité de terrorisme avec le gouvernement libyen. (*Toutes les notes sont du Traducteur.*)

« Franklin ? Il ne ferait pas de mal à une mouche ! Mais vous, Bill, vous n'avez pas sa candeur.

— Non, ça, je crois pas, dis-je. Merci pour le tuyau, Marvella. »

Je commençai à descendre l'escalier, accompagné de Jimmy. J'avais l'estomac noué. Comment avaient-ils pu nous repérer si vite ? Où n'était-ce que de la parano dans une ville chauffée à blanc ?

« Faut qu'on se tire d'ici, Smokey », dit Jimmy quand nous atteignîmes le bas de l'escalier.

Fort heureusement, l'entrée était déserte. Des publicités traînaient par terre, sous les boîtes à lettres métalliques, ce qui voulait dire que le facteur était passé. La porte d'entrée était barrée de l'intérieur et le hall était étouffant.

« Qu'est-ce qu'on est en train de faire d'après toi, Jimmy ? » dis-je, en baissant le ton de ma voix qui résonna cependant entre les murs.

L'endroit n'avait rien de sûr.

« Tu n'as pas compris, dit-il, je parle de cette ville.

— Ils... »

Je lui mis un doigt sur les lèvres.

« Faut qu'on aille à la voiture. On va finir par être en retard. »

Puis j'ouvris la porte d'entrée de l'immeuble et sortis sous le porche. La bâtisse datait des années vingt. Elle était tout en briques, on ne trouvait du bois qu'à

l'intérieur. Apparemment, à Chicago, on n'avait pas oublié le grand incendie du siècle précédent. Les directives municipales obligeaient à ce que les immeubles soient en pierre.

Cela donnait à la ville une solennité qu'elle ne méritait pas, surtout dans les quartiers les plus misérables. Celui-ci, situé au sud de Hyde Park, était censé abriter des gens de la classe moyenne, mais je doutais des critères retenus.

Il y avait beaucoup de monde dehors. J'en connaissais la plupart. Tous les immeubles de la rue se ressemblaient, avec leurs briques blanches salopées par le temps, leurs grandes entrées et leurs larges allées d'accès. Personne n'entretenait les pelouses, et les mauvaises herbes poussaient un peu partout. Les immeubles avaient quatre ou cinq étages, et on pouvait deviner l'épaisseur du portefeuille des habitants à l'allure des rideaux (pour ceux qui en avaient), aux objets oubliés sous les porches et les échelles métalliques des issues de secours, ainsi qu'aux voitures garées dans la rue.

Jimmy tremblait toujours. Je ne vis personne se planquer dans l'ombre, mais j'ignorais qui je devais chercher. Je me sentais très désavantagé dans cette ville. À Memphis, dont je connaissais tous les secrets, le plus infime détail prenait aussitôt une signification particulière et m'apportait plus de renseignements qu'on n'aurait jamais pu l'imaginer.

Ici, si je notais quelque chose, je ne savais pas comment l'interpréter. Pour ce que j'en savais, les visages que je croyais m'être familiers étaient peut-être ceux de gens étrangers au quartier. Nous avait-on espionnés, Jimmy et moi, pendant des mois, sans que nous nous en apercevions ?

« Smokey, dit-il, faut qu'on... »

— Je sais, le coupai-je. Faut pas qu'on soit en retard. » Nous pressâmes le pas vers mon Impala toute rouillée garée le long du trottoir. Ce n'était pas une belle voiture, mais c'était tout ce que j'avais pu troquer contre l'Oldsmobile verte avec laquelle nous étions arrivés de Memphis.

Nous nous étions arrêtés chez un marchand de véhicules à bas prix et je lui avais proposé une transaction qu'il ne pouvait refuser.

J'ouvris la porte côté passager et poussai presque Jimmy à l'intérieur de l'habitacle. Puis j'allai de l'autre côté et pris place.

« Va falloir qu'on parte, hein ? dit Jimmy, la tête baissée. Ils nous ont retrouvés. »

— Pas sûr, dis-je en mettant la clé dans le contact. Il se passe un tas de trucs dans cette ville, tout particulièrement ce mois-ci, et je ne crois pas que Marvella soit la meilleure source d'informations qui soit.

— Mais, Smokey, s'ils nous trouvent, ils vont me tuer », fit-il en regardant par la fenêtre, les poings serrés.

Jamais encore il n'avait prononcé ces paroles. Je n'étais pas certain qu'il en comprît bien le sens. Mais il avait raison. Il en avait vu assez pour mouiller les flics de Memphis. Et je savais que, si la police était impliquée, il en allait de même pour le gouvernement et le FBI, qui entretenait des rapports étroits avec les responsables politiques qui régnaient sur Memphis. L'implication des fédéraux, c'était ce qui me chagrinait le plus, même si je n'en parlais pas.

Apparemment, Jimmy avait tout compris.

Mon silence le surprit. Il me jeta un regard en coin.

« J'ai pas raison ? dit-il.

— Personne ne te touchera, dis-je. Je te le jure.

— Mais comment peux-tu jurer ? Il nous arrive sans arrêt des trucs. »

Le nœud que j'avais à l'estomac se serra d'un cran supplémentaire. Le gamin en savait davantage sur la façon dont le monde tournait que ce que j'aurais pu imaginer.

« Je vais faire ma petite enquête. Je ne vais pas rester dans l'ignorance.

— Mais les nuits où tu travailles ? C'est pas Franklin qui pourrait m'aider. Il ne remarque même pas l'absence de ses propres enfants. Tout ce qui l'intéresse, c'est ses bouquins et ses papiers...

— Je vais m'occuper de ta sécurité, dis-je. Et ce ne sera pas Franklin qui te protégera. »

Ce que je pensais de Franklin rejoignait ce qu'en disait Jimmy. J'appréciais l'homme, et ça ne datait pas

d'hier, mais, physiquement, il ne valait pas grand-chose. Il prenait des cours par correspondance pour obtenir une licence en droit, le genre d'études qui lui allaient bien. Franklin était de ces types qui préfèrent se battre avec les mots plutôt qu'avec les poings.

J'enclenchai une vitesse et déboîtai, vérifiant dans le rétro qu'on ne nous suivait pas. Depuis la mi-juin, je n'avais plus dû le faire. Pour diverses raisons, je me disais que nous nous cachions suffisamment pour être en sécurité.

Personne ne nous fila le train, mais je continuai à être vigilant tandis que nous traversions la Black Belt en direction du centre de Bronzeville.

La plus grande partie de ce quartier n'était qu'un ghetto, avec ses taudis, ses immeubles déglingués et ses gangs de rue. Mais certaines parties évoquaient encore le long et fier passé de Chicago. D'imposantes bâtisses bordaient les avenues. Dans l'une d'elles, une vieille dame avait transformé son salon en Musée de l'histoire des Noirs. Cette femme avait trouvé des fonds afin de déménager vers un lieu plus approprié, et Franklin était de ceux qui l'avaient aidée.

Les émeutes qui avaient frappé Chicago après l'annonce de l'assassinat de Martin Luther King avaient principalement eu lieu dans les quartiers noirs du Near West Side, qui avaient été incendiés, pillés et détruits. C'était dans un tel état qu'en aucun cas je n'aurais voulu y habiter.

Je souhaitais rester dans le South Side, ayant entendu les pires horreurs au sujet des gens de couleur qui s'aventuraient en dehors de la Black Belt.

Jimmy et moi avions assez de problèmes comme ça. Nous n'avions pas besoin de nous retrouver avec des bandes de Blancs armés sur notre palier.

L'appartement que nous allions visiter se trouvait sur la 46^e Rue, juste à côté de la voie rapide Dan Ryan. Au téléphone, le concierge m'avait assuré que l'immeuble se trouvait situé dans un quartier agréable, bien entretenu et propre. J'avais vérifié l'adresse en compagnie de Franklin, qui avait ensuite haussé les épaules.

« Tu sais, Smokey, il n'y a pas grand-chose à louer. Il va falloir te contenter de ce que tu vas trouver. »

Il m'avait tenu ce discours dès mon arrivée, et je savais que c'était la vérité. C'était juste qu'à Memphis je possédais ma propre maison, une maison inoccupée et fermée depuis le début du mois d'avril. Elle se trouvait dans un chouette quartier, où les mêmes pouvaient encore jouer sans problème dans la rue.

Je ne pouvais pas y retourner. Pas encore. Mais je ne tenais pas à troquer cette impression de sécurité pour un peu de tranquillité. Je pouvais rester chez Franklin tant qu'il supporterait la présence de deux personnes supplémentaires dans son logement exigu.

Jimmy s'était retourné dans son siège et regardait par la vitre arrière, le menton appuyé sur le bras.

« Tu vois quelque chose ? demandai-je.

— Que dalle. »

Arrivé sur la 46^e Rue, je ralentis pour chercher l'adresse exacte. Je vis plusieurs immeubles, mais aucun n'avait une pancarte À LOUER accrochée à une fenêtre. Le quartier ne me plaisait qu'à moitié. Il y avait bien quelques arbres, mais un relent d'odeur des abattoirs stagnait encore. Je me dis que la chaleur devait accentuer cette odeur de fumier et de bétail, même si les abattoirs étaient fermés depuis longtemps.

« Moi qui pensais que c'était chouette », dit Jimmy qui semblait aussi déçu que moi.

J'attendais beaucoup de cette annonce de location. L'appartement était situé à proximité d'une école primaire, et le loyer était l'un des plus raisonnables que nous ayons trouvés. Les prix des logements à Chicago étaient incroyablement élevés, bien que je n'aie aucun moyen de comparaison avec Memphis, où j'étais propriétaire depuis onze ans. Je trouvai enfin l'adresse en lettres métalliques sur un immeuble de béton d'une dizaine d'étages. Il n'y avait pas à proprement parler de cour, rien que de la terre battue et de l'herbe rase et jaunie. Pas d'arbres ; la vue donnait sur les maisons d'en face et au loin sur les abattoirs désaffectés.

« C'est peut-être bien, à l'intérieur, lâchai-je.

— J'espère que c'est pas comme le dernier qu'on a visité. »

Comme je le comprenais ! Au cours de nos recherches, nous étions tombés sur d'affreux taudis. Là, enfin, on m'avait assuré de certains avantages. Ça valait donc la peine d'aller voir.

« Allons-y, qu'est-ce qu'on a à perdre ? »

Je sortis de la voiture et ma chaussure crissa sur du verre pilé. On avait fracassé des bouteilles de bière sur le trottoir et il n'était pas facile de distinguer les morceaux de verre sur le béton grisâtre. J'eus une pensée pour mes pneus. Jimmy sortit de son côté. Il inspecta immédiatement les lieux du regard, les sens en alerte. Il devait chercher une « ombre » ou quelque chose comme ça, ce qui voulait dire qu'il ne me faisait pas confiance.

À mon tour j'inspectai cette rue déserte, et je sus que nous n'avions pas été suivis. Depuis plusieurs pâtés de maisons aucun véhicule ne nous avait filés.

Je n'aimai guère la tranquillité de l'endroit et me félicitai qu'il n'y ait rien à voler sur ma voiture. Dessus, tout était vieux, mais j'avais tout de même mon calibre 38 dans la boîte à gants. C'était là que je le gardais, ne voulant pas le monter dans l'appartement de Franklin à cause des enfants. Ici, le prendre avec moi aurait trop attiré l'attention. Le porter sur moi n'aurait pas fait bonne impression au concierge.

« Amène-toi », dis-je en ouvrant la marche.

Jimmy resta à mes côtés. Depuis des semaines, il ne m'avait pas serré de si près. S'il avait eu quelques années

de moins, il m'aurait sûrement tenu la main, mais à dix ans, me coller aux basques, c'était le plus qu'il pouvait faire. En approchant de l'immeuble, je crus voir un visage de Blanc à l'une des fenêtres. Un frisson de mal-être me parcourut le corps. Normalement, il n'aurait pas dû y avoir de Blancs à des kilomètres à la ronde. Le premier quartier blanc, celui de Bridgeport, se trouvait au moins à six blocs de là, et Hyde Park, l'un des rares endroits de Chicago où les ethnies cohabitaient, était à cinq blocs au sud.

« Qu'est-ce qui se passe, Smokey ? demanda Jimmy dans un murmure étouffé.

— Rien », répondis-je aussi à voix basse, alors qu'il n'y avait que nous dans la rue, ce que je n'appréciai guère.

Nous passâmes sous le petit daïs qui abritait la porte d'entrée. Je vis une serrure de sécurité, et un interphone sur le côté. Le système paraissait suffisamment sophistiqué. Seuls les résidents autorisaient les visiteurs à monter. Sur la gauche de la porte se trouvait toute une série de boutons, chacun marqué d'un numéro d'appartement. Bien peu de locataires avaient osé y écrire leur nom.

J'appuyai sur celui marqué **CONCIERGE**.

« Ouais, répondit une voix métallique.

— Je viens pour visiter l'appartement. »

En guise de réponse, nous eûmes droit au signal électrique qui résonna si fort que Jimmy et moi reculâmes d'un pas. Puis j'empoignai la porte et la tins ouverte.

C'était une de ces grosses et lourdes portes de métal.

Elle n'était pas cabossée. C'était bon signe. Nous entrâmes dans un étroit vestibule qui sentait vaguement l'ail et la friture. On ne devait jamais aérer, et il faisait vraiment très chaud.

L'appartement du gardien se trouvait juste derrière la porte de sécurité. Il existait une seconde porte, en verre celle-là, qui ouvrait sur l'entrée de l'immeuble proprement dite. Je pus apercevoir le couloir du rez-de-chaussée. C'était assez propre. Pas d'ampoules cassées ou de portes endommagées, pas plus qu'il n'y avait de jouets qui traînaient ou de vélos appuyés contre le mur ; mais il n'y avait pas de paillason.

Jimmy secoua légèrement la tête à l'instant où la porte du concierge s'ouvrait.

Le type ne correspondait pas à ce que j'espérais. Le visage de Blanc que j'avais aperçu, je croyais que c'était le sien, mais ce n'était pas le cas. Le gars était petit, chauve, et portait un collier de barbe poivre et sel, une chemise blanche et propre sur un pantalon noir. Il tenait des clés dans sa main gauche.

J'allais me présenter quand il se retourna pour ouvrir la porte de verre.

« C'est là-haut », dit-il.

Je jetai un regard à Jimmy qui haussa les épaules. Puis nous emboîtâmes le pas au gardien dans l'escalier métallique.

Nos pas résonnèrent. Premier point négatif de l'immeuble, car de l'intérieur des appartements on devait

percevoir chaque bruit du couloir. Nous gravâmes les dix étages. À mi-chemin, je demandai s'il n'y avait pas d'ascenseur.

« Uniquement pour l'entretien, dit le gardien. Mais j'autorise les nouveaux arrivants à s'en servir pour emménager. »

Ça non plus, ça ne me plaisait guère. Jimmy ouvrait des yeux comme des quinquets. Puis il grimaça. Je le sentis prêt à rebrousser chemin. Mais je tenais à voir l'appartement. On n'avait eu si peu de chance dans nos démarches précédentes que mes exigences étaient sans cesse révisées à la baisse. Jusqu'où descendraient-elles ? Je n'en avais pas la moindre idée.

Nous atteignîmes le dixième étage. Le gardien manquait d'air. Pour Jimmy et moi tout allait bien. Le garçon n'avait jamais été autant en forme. Cela tenait à la fois au fait qu'il mangeait enfin à des heures régulières, et qu'il vivait en permanence avec un sentiment de peur. Il voulait être capable de courir vite pour semer tout poursuivant éventuel.

Le palier du dixième était plus sombre que les autres. Je crus apercevoir une ombre, mais n'en fus pas sûr. Jimmy, lui, n'avait rien remarqué, sinon il eût déjà été en train de dévaler l'escalier.

Il planait une odeur de sueur rance et de parfum. Quelqu'un s'était tenu là juste avant nous. Cette odeur se mêlait à celle de friture de steak. Plus bas, une femme cria de colère. Son cri fut aussitôt suivi d'une gifflée.

Jimmy grimaça.

Le gardien ne remarqua rien. Il nous conduisit à l'appartement 1037, dont il ouvrit la porte avant de s'effacer pour nous laisser entrer.

C'était vide. Il y avait un grand salon avec un tapis gris tout taché, un trou dans un mur et des traces d'anciennes fuites d'eau sur un autre. La cuisine se trouvait à droite. Les placards étaient couverts de graisse et la gazinière était si sale qu'il aurait fallu employer de la dynamite pour la récupérer. Je jetai un rapide coup d'œil à la salle de bains, et un autre encore plus bref aux chambres, qui sentaient le renfermé.

Jimmy était resté près de la fenêtre du salon. Je l'y rejoignis. La vue semblait être le seul atout de l'appartement, qui dominait de sa hauteur les autres barres d'immeubles et les baraquements des abattoirs. Sur Halstead, juste en face des abattoirs, des ouvriers municipaux s'employaient à sceller des plaques d'égout. Du côté le plus éloigné de la cour, j'aperçus d'autres ouvriers qui renforçaient une palissade en la couvrant de fil de fer barbelé. L'Amphithéâtre international trônait au milieu du panorama. Il s'agissait d'une monstruosité de béton qui avait tout de l'aspect d'un blockhaus. Des voitures de police le cernaient, ainsi que des camions de la société de gardiennage Andy Frain.

Manifestement, tous les résidents de l'immeuble avaient une vue plongeante sur les lieux où se tiendrait la convention démocrate.

À mes yeux, c'était là le pire inconvénient de cet immeuble. Les journaux avaient abondamment parlé des différents préparatifs que le maire Daley avait décidés pour protéger la ville et les délégués, notamment des barrages routiers et la fouille des automobilistes du quartier : tout ce que Jimmy et moi tentions de fuir.

« L'appart sera disponible le 1^{er} septembre, dit le gardien, comme s'il s'agissait de son principal argument de location.

— Mais il est vide, dis-je.

— Il y a des travaux à faire. »

Ça, c'était l'évidence même. Mais je n'allais pas le lâcher si facilement. Je dis alors :

« L'annonce disait que l'appartement était libre de suite.

— C'était un autre, répondit le gardien de l'immeuble qui me sembla mentir. On n'a plus que celui-là, et il sera prêt début septembre.

— Très bien », fis-je en me détournant de la fenêtre.

Un grand type, mince et blanc, se tenait dans l'embrasure de la porte. Le gardien lui jeta un regard méfiant. Jimmy n'avait pas encore vu le Blanc, mais je savais qu'il en serait surpris. Dans son costume sombre, avec sa fine cravate et ses chaussures parfaitement cirées, le type avait tout d'une huile quelconque.

« L'appartement vous intéresse ? me demanda-t-il. Parce que, si c'est le cas, il y a quelques petites formalités sécuritaires à remplir. »

Personne n'était soumis à remplir des formulaires relatifs à la sécurité pour louer un appartement. Qu'on soit obligé de remplir des papiers concernant l'état de vos finances, peut-être, mais sûrement pas des documents en rapport avec la sécurité. Ce type était de la police, du FBI ou des services secrets. Un frisson me parcourut l'échine et je résistai au désir de me tourner à nouveau vers la fenêtre. Tout se tenait. Tout l'été, les journaux avaient évoqué l'état de panique du maire Daley quant au soulèvement éventuel d'une partie de la population de couleur pendant la Convention nationale des démocrates. Les autorités devaient surveiller des endroits tels que celui-ci, un appartement qu'aurait pu louer un sniper pour faire un carton sur l'élu de la Convention et bloquer tout le processus.

Je me suis dit que, s'il n'y avait eu que Martin Luther d'assassiné cette année, on n'en aurait pas fait autant. Mais, avec la mort de Bobby Kennedy en juin, le pays tout entier était convaincu que les crimes politiques ne s'arrêteraient pas de sitôt.

« Tout ce que je recherche, dis-je en étant à la fois calme et perturbé, c'est un appart pour mon fils et moi. »

Jimmy glissa sa main dans la mienne. Il la serra et je sentis la panique dans ses doigts.

Je me tournai vers le gardien.

« Au téléphone, vous m'aviez dit que le quartier était sûr. Votre définition de la sécurité et la mienne n'ont pas grand-chose en commun.

— C'est un bon quartier, dit le gardien.

— Oui, mais ce n'est pas ce que nous recherchons.

— Vous voulez aller où ? En banlieue ? demanda-t-il.

Vous voulez une belle maison bien propre avec une belle grande cour ? C'est pas ce qui manque à Chicago, mais c'est pas pour les gens comme vous et moi. Si vous sortez de la Black Belt, vous saurez ce que le mot violence veut dire. Ces endroits-là, c'est seulement sûr pour les Blancs. »

J'eus le sentiment que ce qu'il venait de dire ne s'adressait pas tellement à moi, mais plutôt au chien de garde qui n'était pas à proprement parler le bienvenu. Je gardai la main de Jimmy bien serrée dans la mienne et pris la direction de la sortie.

« Merci pour le dérangement », dis-je au concierge.

Je ne dis rien au Blanc en passant devant lui. En fait, je gardai les yeux baissés au cas où des photos de moi auraient illustré les murs d'une quelconque officine de police.

Je poussai Jimmy vers l'escalier, tout en me maudissant en silence. Si nous avions été à Memphis, j'aurais su éviter ce genre de quartier. Il était évident qu'il y aurait des mesures de sécurité autour d'immeubles comme celui-ci. Avec le niveau de parano des autorités municipales, il semblait logique qu'elles fassent tout ce qui était en leur pouvoir pour éviter les problèmes, même si pour cela il fallait piétiner les droits civiques de certains citoyens.

Je nous avais exposés, Jimmy et moi, et d'une façon pas très intelligente. Si les types de la municipalité s'imaginaient que tout locataire potentiel de l'appartement était un sniper, cela voulait dire que je venais peut-être d'attirer l'attention de tous les gens que j'avais tenté d'éviter depuis le début de l'été.

Mon départ précipité n'avait pas dû aider, mais je n'avais guère le choix. Que je reste ou que je parte, de toute façon, j'aurais eu l'air coupable. C'était à ce type, à ce Blanc, de déterminer si je représentais une menace digne d'être ou non prise en filature ou l'objet d'une enquête.

Heureusement, je n'avais pas donné nos noms. À personne. Il me fallait faire attention à ne pas passer devant l'immeuble, de manière qu'on ne puisse pas lire le numéro de ma plaque minéralogique¹. Le lendemain du jour où j'avais acheté la voiture, j'avais maculé la plaque de boue pour qu'on ne puisse pas m'identifier. Si une partie de la boue avait fini par tomber, il en restait encore.

Jimmy essaya de m'entraîner dans l'escalier, mais je le forçai à marcher et écoutai pour savoir si on nous suivait. Dès qu'il commença à vouloir parler, je lui mis la main sur la bouche. Nous nous étions fourrés dans la gueule du loup, là où nous ne devons pas aller. Je devais nous sortir de là avec le moins de problèmes possible.

1. Aux États-Unis, dans certains États, les automobiles ne portent qu'une plaque arrière.

Au rez-de-chaussée, une fillette jouait à la poupée devant l'une des portes, restée entrouverte. Nous entendîmes le son d'une télé qui débitait les nouvelles de Chicago de la mi-journée. La petite fille ne leva même pas les yeux vers nous, ce qui me soulagea partiellement.

J'ouvris la porte vitrée, puis celle de l'entrée, et sortis sur la pelouse jaunie avec le sentiment de pouvoir enfin respirer. Jimmy m'entraîna vers la voiture. Je le laissai faire. Plus tôt nous aurions quitté la place, mieux ce serait.

Je ne me suis pas retourné vers l'immeuble avant d'être assis au volant, avec toutes les portes verrouillées. Je n'aperçus aucun visage de Blanc à la fenêtre. Pas plus que de Noir, d'ailleurs. Mais j'eus le sentiment d'être épié.

« Y nous ont retapissés, s'pas ? demanda Jimmy, à moi qui tout l'été avais tenté de lui apprendre à s'exprimer correctement ; mais dès que la nervosité le gagnait, ses bonnes vieilles habitudes reprenaient le dessus.

— Non, non, ils ne nous ont pas repérés, répondis-je.

— Mais ils se doutent qu'on a des choses à se reprocher.

— Ils s'imaginent qu'on prépare un coup. »

Je passai la marche arrière et reculai jusqu'au milieu du pâté de maisons pour trouver un endroit où faire un demi-tour sans qu'on ne puisse déchiffrer le numéro de ma plaque. Bien qu'elle soit maculée de terre, il valait mieux mettre toutes les chances de notre côté.

« Ils croient qu'on va faire quoi ?

— Il va y avoir une énorme Convention à quelques blocs d'ici, dis-je tout en regardant dans le rétro. Je suis certain qu'ils s'imaginent qu'on va essayer d'y foutre le bazar.

— Je me fous bien de leur Convention. »

Je pris une petite rue. Je me dirigeai vers le nord, bien que Jimmy ne s'en soit pas encore rendu compte. J'allai prendre toute une série de ruelles jusqu'à être totalement certain qu'on ne nous filait pas.

« Moi aussi, dis-je, je me fous bien de leur Convention. »

Autrefois, ça n'aurait pas été le cas. Mais, avec la vie que je menais actuellement, un tel sujet était devenu le cadet de mes soucis.

« Mais ce n'est pas le cas de la plupart des gens d'ici, ajoutai-je.

— Pourquoi ça ? »

La rue suivante était bloquée. Des égoutiers. Encore. Les équipes de Daley pensaient décidément à tout ce qui aurait pu entraver le bon déroulement de la Convention et faisaient leur possible pour qu'il n'arrive rien.

« Parce qu'ils vont choisir celui des deux candidats qui disputera la course à la Maison-Blanche.

— Mais je croyais que ce gars-là avait été tué. »

Son ton, très factuel, me surprit. Je lui jetai un coup d'œil.

« Tu veux parler de Bobby Kennedy ?

— Ouais », dit-il en regardant par la fenêtre.

Sa voix restait calme, mais l'expression de son visage ne l'était pas. À mon contact, il apprenait beaucoup de choses, mais pas forcément celles que j'aurais souhaitées.

« Kennedy, il était candidat, lui dis-je, mais à présent il y en a d'autres, et lors de ce genre de Convention, on réduit le choix à deux.

— Il va donc y avoir un nouveau candidat ? »

Il arrivait que l'étendue de son ignorance me surprît. Ça n'aurait pas dû être le cas. À Memphis, je m'étais bagarré pour qu'il continue à fréquenter l'école, mais j'aurais été bien surpris d'apprendre qu'il y allait ne fût-ce que la moitié du temps. Il m'arrivait aussi parfois d'oublier qu'il n'avait que dix ans.

« Évidemment, répondis-je ; les républicains, eux, se sont réunis la semaine dernière à Miami pour choisir un type qui s'appelle Richard Nixon.

— De quoi il a l'air ? » demanda Jimmy.

Je pensai aux rumeurs de corruption que Nixon trimballait accrochées à ses basques, à sa fameuse phrase : « Bientôt vous n'aurez plus Nixon pour vous botter le cul », qu'il avait prononcée lors d'une conférence de presse quelques années plus tôt. Je pensai également à cette froideur méthodique avec laquelle il écrasait tous ceux qu'il soupçonnait d'être communistes. Sans parler de ce qu'il disait des gens de couleur, ou de ses sous-entendus qu'il feignait ensuite d'admettre.

Ne pouvant résumer tout cela en une seule phrase, je renonçai à répondre.

« Dis-moi, Smokey, demanda Jimmy. De quoi il a l'air ?

— Il reste encore deux mois et demi avant les élections, dis-je. Pourquoi ne t'intéresserais-tu pas à ce gars-là pour trouver la réponse toi-même ?

— On se croirait à l'école, fit Jimmy en s'enfonçant dans son siège.

— Non, Jim. Je souhaiterais seulement que tu puisses étudier la politique à l'école, parce que c'est plus important que ça en a l'air, ça fait partie de la vie.

— Ben, si c'est le cas, pourquoi tu t'intéresses pas à la Convention, alors ?

— Je vais y faire attention. Mais de la façon dont je voudrai. »

Il fronça les sourcils, puis il se pencha en avant.

« Hé, dis donc, c'est pas la route pour rentrer chez nous. »

Il venait de m'avoir. C'était difficile de ne pas savoir où nous allions, avec les gratte-ciel du centre-ville qui apparaissaient devant nous.

« J'ai changé les plans, dis-je.

— À cause de ce Blanc de tout à l'heure ?

— Et aussi à cause de ce qu'a dit Marvella.

— Tu crois qu'on est filés ?

— Pas en ce moment. »

KRIS NELSCOTT

Je n'avais remarqué aucun véhicule suspect.

« Mais je ne peux rien négliger. C'est ce que je t'ai promis.

— On va où ? »

Je lui souris pour le rassurer.

« Là où tu seras en sécurité. »

On commença à nous prendre en filature au croisement des rues Division et Dearborn, près de l'hôtel Claridge : une discrète voiture de police qui nous pista à distance respectable. Si Jimmy ne la repéra pas, elle n'échappa pas à ma vigilance.

Nous étions sur ce qu'à Chicago on appelait la Gold Coast, un quartier de riches demeures vieilles de plus d'un siècle, et d'immeubles d'appartements qui poussaient comme du chiendent le long de Lake Shore Drive. Mon Impala déglinguée et la couleur de ma peau faisaient tache dans le décor. La combinaison des deux équivalait à une enseigne au néon qui aurait affiché : ATTENTION : DANGER. La police de Chicago s'y entendait pour harceler les Noirs qui s'aventuraient dans un quartier où ils n'avaient rien à faire. Je m'étais douté, en tournant malencontreusement près du véhicule de police, que ce dernier ne tarderait pas à vouloir tutoyer mon pare-chocs arrière.

Je savais bien que ce quartier n'était pas fait pour nous, mais je devais y venir. Je demeurais extrêmement prudent. Je n'avais guère le choix. Aujourd'hui, j'avais commis une erreur. Visiter cet appartement avait attiré l'attention sur nous. Je ne pouvais l'ignorer, pas plus que je ne pouvais ignorer le fait que Marvella avait vu quelqu'un me prendre en filature. Si j'avais été seul, j'aurais pris les précautions qui s'imposent, mais je ne pouvais surprotéger Jimmy chaque seconde de chaque minute.

Je devais m'assurer de sa sécurité jusqu'à ce que je découvre ce qui se tramait. Il n'existait plus qu'un seul endroit où aller.

Je tournai dans Burton et me garai près d'un immeuble, très haut, qui dominait Lake Shore Drive et le lac Michigan. Jimmy me regarda, totalement éberlué. C'était la première fois qu'il venait ici.

Personnellement, je n'y étais venu qu'à deux reprises. Si je me souvenais bien de ces deux fois, elles n'étaient pas pour autant à marquer d'une pierre blanche.

Alors que le flic s'arrêtait derrière ma voiture, je repris mes esprits. Il existait des choses qui ne changeaient pas d'une communauté à l'autre.

« Sortons, dis-je à Jimmy. Tu me suis, OK ?

— Mais, Smokey...

— Bill, à partir de maintenant, c'est Bill. Fais ce que je te dis, et tout va bien se passer. »

Son visage se renfroгна tellement que j'aurais pu en dessiner les contours, mais le petit garçon sortit tout de même de la voiture, comme s'il était tout à fait normal que nous soyons là.

« Faites quoi ici, vous ? »

Le flic était sorti de son véhicule et s'avavançait vers moi. Il était gras et gros, le genre que j'aurais pu mettre K.-O. avec peu d'efforts. Mais tout de même, il portait son arme de service et une matraque à la ceinture. Ça ne l'aurait sûrement guère effrayé de s'en servir.

« J'ai un rendez-vous, dis-je.

— Ah ouais ? Un rendez-vous... »

Je me doutais qu'il ne me croirait pas si je lui disais la vérité, que je connaissais la propriétaire de l'immeuble personnellement et que j'allais lui rendre visite.

« Mais si, je vous assure, répondis-je en m'assurant de ne pas prendre un ton menaçant, de garder les mains bien visibles et un visage dénué de toute expression.

— Quelle sorte de rendez-vous ?

— Une entrevue pour un boulot. »

Ce fut la première chose qui me vint à l'esprit.

« Mais comment se fait-il que vous ayez amené le petit ?

— Je connais le portier. Il m'a promis de le surveiller pendant l'entrevue. »

Jimmy restait silencieusement à mes côtés sur le bord du trottoir, les mains jointes, le regard porté au loin, tout

comme je le lui avais appris pour chaque situation où nous avions affaire à des représentants de l'autorité. Malgré cela, je sentais la tension en lui et espérais que le flic ne s'en rendrait pas compte.

Le policier ne regardait pas Jimmy. Il fronça les sourcils. J'avais plutôt bonne allure et je savais que la présence du gamin jouait en ma faveur.

Le flic hocha la tête et dit :

« Je ne veux plus voir cette bagnole ici dans une heure. »

Comme si j'étais capable de contrôler le temps que pouvait durer une entrevue pour un boulot ! Comme si j'avais une entrevue...

« Promis », lui dis-je.

Je pris Jimmy par le bras et l'emmenai en direction de l'immeuble. Le petit garçon tremblait. Il n'avait plus vécu une journée aussi difficile depuis la fin avril, peut-être même depuis que nous avons quitté Memphis.

L'entrée de service se trouvait derrière les containers à poubelles, mais elle était fermée. J'aurais peut-être dû essayer de l'ouvrir pour continuer cette mascarade, mais je fis comme si je ne l'avais pas vue et allai vers l'entrée principale.

Même sans ses larbins dans leur ridicule livrée rouge, qui hélaient des taxis et ouvraient les portes des voitures des résidents friqués, la façade de l'immeuble, toute de verre et d'acier, aurait paru d'un luxe extravagant. Je me faufilai entre les cordons dorés qui conduisaient

à l'entrée en donnant l'impression de savoir très exactement où j'allais. Un portier, un grand type, jeune, élancé, et blanc, m'arrêta. Ce n'était probablement pas l'employé attitré, mais un agent de sécurité supplémentaire qu'on avait mis là en raison de l'imminence de la Convention démocrate.

Un tas d'immeubles faisaient de même.

« Quel est le but de votre visite ? me dit-il.

— J'ai rendez-vous avec Laura Hathaway », dis-je d'un ton assuré, même si je n'en menais pas large.

J'aurais dû téléphoner plus tôt pour vérifier que Laura était bien chez elle et si elle accepterait de me rencontrer. La dernière fois, c'est-à-dire il y a un peu plus d'un mois, nous ne nous étions pas quittés en bons termes.

« Mademoiselle Hathaway n'est pas disponible, dit le portier.

— Pour moi, si.

— Je suis certain qu'elle vous appellera quand elle aura besoin de vous.

— Et ce jour-là je suis certain que vous vous mettrez à nouveau en travers de mon chemin, tout comme vous êtes en train de faire. »

Il me regarda tout un moment et haussa les épaules.

« Je suis désolé, mais on m'a demandé de ne pas laisser passer les gens comme vous.

— Quand je pense que mademoiselle Hathaway a une confiance aveugle en vous...

— Mais je ne vous permets pas...

— Plutôt que de me jeter dehors, assurez-vous donc qu'elle peut me recevoir, lui dis-je. J'ai quelques accointances avec elle, et quand elle va savoir comment vous m'avez traité, vous allez perdre votre boulot. »

Le type piqua un fard et rentra dans l'immeuble pour téléphoner. J'attendis. Jimmy dansait d'un pied sur l'autre à mes côtés. De temps en temps, il regardait par-dessus son épaule, sûrement pour voir ce que faisait le flic qui nous avait parlé.

Je priai pour que Laura soit chez elle, et pas seulement pour prouver à ce jeune blanc-bec que j'avais raison. J'avais vraiment besoin qu'elle m'aide. Et sans traîner.

Ironie du sort, c'était justement parce qu'elle m'avait offert son aide que nous nous étions disputés. Nous nous étions connus à Memphis en février, lorsqu'elle avait loué mes services pour découvrir un secret de famille, le genre de chose que ni elle ni moi n'avions aimé après que j'eus résolu l'énigme. En moins d'un mois, nous étions devenus amants et, un court instant, je m'étais imaginé que notre aventure durerait un peu plus qu'un week-end.

Mais ça n'avait pas été le cas. Nous avions perdu tout espoir lorsque Martin Luther King avait été assassiné. Laura avait pris le premier avion pour rentrer chez elle, et j'avais donné un coup de main à Jimmy pour quitter Memphis. Quand j'osais regarder les choses en face, j'admettais que Laura était bien la raison pour laquelle

j'étais venu à Chicago en compagnie du gamin, même si je n'avais pas pris contact avec elle dès notre arrivée.

Lorsque je l'avais finalement rencontrée, j'avais été très clair : je refusais tout apitoiement de sa part, quel qu'il soit. J'avais d'abord trouvé un boulot, les Grimshaw pour m'épauler, et ça n'avait été que plus tard que j'avais rendu visite à Laura.

Elle avait piqué une colère à mon encontre, persuadée que j'étais mort. Elle ne s'était pas doutée que j'avais pu quitter Memphis avec Jimmy (de plus, j'avais fait jurer à un ami de ne rien dire), et pendant presque deux mois elle avait été dans l'impossibilité de me contacter.

J'avais fini par lui expliquer la situation et elle s'était calmée. Voilà comment s'était passée notre première rencontre. Je souffrais encore des séquelles de notre seconde entrevue, celle où Laura m'avait offert son aide.

Et puis voilà que j'étais là, prêt à solliciter un coup de main.

Le portier revint, les lèvres pincées, les yeux plissés.

« Mademoiselle Hathaway vous attend. C'est...

— Tout en haut, je connais », fis-je en lui passant sous le nez.

Jimmy me jeta un bref coup d'œil. Il avait saisi toute la colère rentrée dans le ton de ma voix. Pour moi non plus, la matinée n'avait pas été une partie de plaisir et je commençais à en avoir assez d'être suspect en raison de la couleur de ma peau.

La déco du hall d'entrée était outrancière. Une bonne douzaine de familles, comme celles qui s'entassaient dans les taudis du quartier que nous habitions, auraient pu vivre à l'aise dans tout cet espace inutile. On trouvait là de confortables canapés de cuir installés face à Lake Shore Drive et au lac Michigan. Des fougères géantes et des arbres en pot se reflétaient dans le sol de marbre brillant, ce qui accentuait la taille du hall.

Deux énormes bouquets de roses coupées, dont le parfum emplissait les lieux, flanquaient le bureau de la sécurité. Ce bureau avait été installé près des ascenseurs, de façon à ne pas gêner le passage. C'était là que les résidents de cet immeuble de luxe demandaient les services dont ils avaient besoin, comme le filtrage des visiteurs, la réception du courrier et des colis ou toutes ces choses insolites qui peuvent traverser l'esprit d'oisifs pleins aux as.

Je conduisis Jimmy vers les ascenseurs. Dans le hall, de la petite vieille qui farfouillait dans son porte-monnaie à la recherche d'un pourboire pour le portier au jeune cadre qui rentrait chez lui à l'heure du déjeuner, tout le monde nous dévisagea et je sentis l'insistance des regards. L'une des cabines d'ascenseur était ouverte. Le liftier était un vieil homme, et le premier Noir que je voyais depuis que nous étions entrés.

Il nous salua d'un signe de tête. Je lui demandai de nous conduire au dernier étage et le vieux manœuvra un levier. Au moment où la porte se refermait, il demanda :